

Emanuel ANTOCHE

LES EXPEDITIONS DE NICOPOLIS (1396) ET DE VARNA (1444): UNE COMPARAISON (II)

The Campaigns of Nicopolis (1396) and Varna (1444):
A Comparison (part two)

The campaigns of Nicopolis (1396) and Varna (1444) represent two outstanding moments of the late epoch of the Crusades. In both contexts, the Christian armies met with outer defeat. The author reveals a comparison between the two campaigns, from the perspective of historical exegesis, in order to throw into relief the causes which triggered the tragic outcome on the battlefields. The Romanian Countries are privileged in this exegesis, as during the XIVth and XVth centuries they played an important role in the anti-ottoman fight.

Les charges de la chevalerie française à Nicopolis et de la garde du roi Vladislav Jagellon à Varna, cause principale de la défaite chrétienne: Le chef du contingent de la chevalerie française à la bataille de Nicopolis était le jeune comte Jean de Nevers âgé de 24-25 ans, fils du Duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Grâce à l'influence de son père auprès du roi de France Charles VI, il avait obtenu sans grande difficulté le commandement de l'expédition¹¹¹. Quant au roi Vladislav Ier Jagellon il ne devait dépasser l'âge de vingt ans, lorsqu'il perdit la vie sur les sables de Varna¹¹².

Ces deux personnages furent les principaux responsables de la défaite des armées croisées dans les deux batailles que nous sommes en train d'analyser. Mal entourés par des gens de même âge, assoiffés de gloire et d'exploits héroïques sur le champ de combat ils n'écouterent pas les conseils donnés par des capitaines plus expérimentés qu'eux dans l'art militaire qui réclamaient la sagesse et la prudence.

Le matin du 25 septembre 1396 environ 700 chevaliers français et bourguignons divisés en deux corps de bataille¹¹³ s'élancent dans les cris de

¹¹¹ Atiya, p. 40.

¹¹² Halecki, *La croisade de Varna*, p. 490-491.

¹¹³ Il n'y avait que le contingent franco-bourguignon qui mena cette charge contre l'armée ottomane. Les Allemands, les Tchèques, les Polonais et les Hospitaliers restèrent auprès de l'armée hongroise, Lot, *loc. cit.*; Atiya, p. 86; Delaville le Roulx, p. 270-272; Oman, p. 351.

Vive saint Denis, Vive saint Georges à la charge du plateau occupé par les forces ottomanes de Bayazid. A la vue des escadrons bardés de fer qui avancent, les akîndjis attendent le moment propice pour esquiver le choc et découvrir le champ de pieux qu'ils avaient préparé pour contrer cette menace. Lorsque les chrétiens s'approchent à la distance convenue les azaps ouvre le tir en lançant plusieurs nuées de flèches, tandis que les akîndjis exécutent dans un ordre parfait la manœuvre de retraite prévue, en se repliant par les deux flancs derrière le dispositif défensif formé par les azaps et les janissaires¹¹⁴. A la vue des lignes de pieux, la chevalerie française freine son élan. Certains combattants réussissent à cabrer au dernier moment leurs destriers, tandis que d'autres s'effondrent par terre renversés par les chevaux blessés à mort. La grêle de traits disperse et désorganise la charge, les gens d'armes hésitent à avancer davantage. Une partie des chevaliers descend des montures pour attaquer à pied, certains s'efforcent à franchir l'obstacle non sans essuyer des nouvelles pertes¹¹⁵.

Le premier corps de bataille était commandé par le connétable Philippe d'Artois comte d'Eu et le deuxième par Jean de Nevers et Enguerrand de Coucy.

¹¹⁴ La manœuvre des akîndjis a été décrite dans *Le Livre des Faits*..., p. 104-105: «*Les Turcs d'autre part ordenerent leurs batailles et se mirent en tres belle ordonnance à pié et à cheval, et firent une tele cautelle pour decevoir noz gens : tout premierement une grant tourbe de Turcs qui a cheval estoient se mirent en une grant bataille tout devant leurs gens de pié ; derriere ces gens a cheval, entr'eulx et ceulx de pié, firent planter grant foison de pieux agus que ilz avoient fait apprester pour ce faire, et estoient ces pieulx plantez en biesant, les pointes tournees devers noz gens, si hault que ilz pouoient aler jusques au ventres des chevaulx. Quant ilz orent fait cel exploit, ou ilz ne mirent pas grant piece, car assez avoient ordenees gens qui de les ficher s'entremettoient, nos gens qui le petit pas serrez ensemble aloient vers eulx furent ja auques approchez. Quant les Sarrasins les virent assez pres, adont toute celle bataille de gens a cheval se tourna serree ensemble, comme se ce fust une nuee, derriere ces pieulx et derriere leurs gens de pié que ilz avoient ordonnez en .II. belles batailles, si loings l'une de l'autre que ilz mirent une bataille de gens a cheval entre les .II. de pié, en laquelle pouoit avoir environ .XXX.M. archers. Quant noz gens furent approchez d'eulx et que ilz cuiderent aler assembler, adont commencierent Sarrasins a traire vers eulx par si grant rendon et si drument que oncques gresil ne goutte de pluye ne cheyrent plus espesement du ciel que la cheoient fleches, qui en pou d'eure orent occis hommes et chevaulx a grant foison*». Atiya, p. 87 affirme que la chevalerie française réussit à atteindre et à tuer un grand nombre d'akîndjis mais aucune source ne mentionne ce premier contact corps à corps entre les *croisés* et la cavalerie légère ottomane.

¹¹⁵ «*Afin de rendre l'accès de leur camp plus difficile, ils avaient planté en terre devant eux des pieux très aigus, dont les pointes étaient dirigées contre nos troupes et leur firent beaucoup de mal....Ils furent arrêtés par les pieux, dont les pointes faisaient cabrer leurs chevaux, et ils restèrent ainsi exposés aux coups des Turcs*», *Religieux de Saint-Denys*, p. 505-507; Froissart, XV, p. 315, selon lequel la chevalerie française fut «*enchevêtrée ès pieux*». Voir aussi les propos de Delaville, le Roulx, p. 274; Kling, p. 84; Panaitescu, p. 268. Dans une excellente analyse des sources et de la bibliographie Atiya, p. 87-88 essaie

Nous ne disposons que des sources françaises pour décrire la suite des combats qui se déroulèrent sur le plateau entre l'armée ottomane au grand complet et la poignée des croisés qui réussit à atteindre et à mettre en déroute l'infanterie légère des azaps. En étudiant attentivement les récits, nous ne pouvons que nous rallier aux propos de Delbrück, Kling, Oman et Lot, selon lesquels la tentative de percée des chevaliers échoua par la suite, devant la résistance inébranlable des janissaires. Ce fut le moment où les akîndjis, et l'infanterie d'élite du sultan encerclèrent les chrétiens isolés au milieu des lignes turques. Comme nous l'indiquent Froissart, le Religieux de Saint-Denys, ou le biographe de Boucicaut, entourés de toutes parts par les Turcs, les Français et les Bourguignons combattirent avec une bravoure légendaire à l'instar de l'amiral Jean de Vienne qui releva à six reprises l'étendard de la Vierge renversé par terre jusqu'à ce qu'il succomba sous les coups de l'adversaire en serrant dans ses mains la bannière mutilée¹¹⁶.

d'élucider la manière dans laquelle les chrétiens avaient franchi le champ de pieux pour attaquer la première ligne turque. La plus grande partie de la troupe s'efforça d'avancer sans quitter les montures. Certains qui avaient été désarçonnés par les flèches ou ont eu les chevaux blessés et tués continuèrent à pied. De même l'analyse d'Oman, n 3, p. 351: «*General Köhler makes the French dismount at this crisis, pointing out that this was quite the custom in the West since Poitiers. But the two best authorities, Schiltberger and Boucicault's biographer, most distinctly state that they did not, and speak much of the havoc among the horses. It is useless to quote against them the Religieux de St. Denis, who says that the knights dismounted and cut off the long fashionable points of their steel shoes, or Thwroc, even though the latter says that he had spoken with survivors of the fight. I note that Dr. Delbruck, like myself, disagrees with General Köhler, and keeps the knights mounted*».

¹¹⁶ En essayant à masquer les erreurs de commandement et l'imprudence de la chevalerie franco-bourguignonne ainsi que le piège dans lequel elle se laissa enfermée, Froissart ou le biographe de Boucicaut, vantent la bravoure des chrétiens qui en massacrant par milliers les combattants ottomans réussirent à percer jusqu'à la garde du sultan. Il est tout à fait évident qu'ils étaient très inférieurs numériquement pour accomplir des pareils exploits et que leur attaque fut anéantie par les *janissaires*, l'infanterie d'élite turque. Voir la version du combat donnée par Lot, p. 220-221: «*La chevalerie française dut faire l'ascension du plateau où se tenait l'avant-garde des irréguliers turcs. Mais elle se trouva alors en face de la cavalerie des spahis et des janissaires dont elle ne soupçonnait pas la présence. Les spahis la harcelèrent sur les flancs, les janissaires criblaient de flèches les chevaliers et tuaient les chevaux. Quant la garde du sultan donna, les Français, serrés comme dans un étau, furent écrasés. L'amiral Jean de Vienne tomba, embrassant la bannière de la Vierge. Guillaume de la Trémoille et Philippe de Bar furent tués. Le reste fut fait prisonnier..... Les conclusions de cette lamentable campagne sont claires. Le baronnage français n'avait rien appris. Il n'avait tiré aucune leçon de Courtrai, de Crécy, de Maupertuis. Sa vaillance demeurait incomparable, mais ses belles qualités étaient annulées par une présomption,, une outrecuidance, un orgueil qui l'avait rendu insupportable au roi de Hongrie et aux autres croisés au cours de l'expédition, avant même le début de l'action* », et par N. Vatin, p. 51 :

Selon Froissart à la vue de la chevalerie française lancée à la charge, le roi Sigismond aurait déclaré au Grand Maître des Hospitaliers de Rhodes qui se trouvait à ses côtés: «Nous perdrons huy la journée par le grant orgueil et beubant de ces François; et, se ils m'eussent creu, nous avions gens a plenté pour combatre nos ennemis»¹¹⁷.

Il était vrai que dans cette bataille l'affaire fut mal engagée dès le début. Un de meilleurs contingents de l'armée chrétienne avait chargé imprudemment les lignes turques: isolé et encerclé il fut taillé en pièces par les forces ottomanes. Le deuxième échelon de combat du dispositif allié comprenant les troupes hongroises, polonaises et tchèques sous les ordres de Sigismond, renforcées par les Allemands et les Hospitaliers, chargea à son tour pour percer jusqu'à la chevalerie française en essayant à la sauver du désastre. Il faut noter cependant les propos des certains historiens occidentaux selon lesquels, le prince de Valachie et le voïvode de Transylvanie ayant sentis que la journée était déjà compromise, replièrent leurs contingents de la bataille afin d'éviter la débâcle qui menaçait le camp allié et le massacre inutile de leurs hommes¹¹⁸.

Bayazid fit avancer les spahis d'Anatolie et de Roumélie pour contrer la menace. Il disposait encore des azaps, des akîndjis et des janissaires qui réformèrent leur dispositif de combat après l'anéantissement de la première attaque ennemie. Il était évident que les chrétiens n'avaient aucune chance de l'emporter devant un adversaire toujours supérieur en nombre, discipliné avec un moral élevé. Lorsque la mêlée entre les Ottomans et les troupes chrétiennes devint générale sur tout le front de combat, la cavalerie serbe de Lazarević jusqu'alors tenue en réserve, chargea à son tour afin de porter le coup de grâce aux forces croisées qui sous le choc et la surprise de l'attaque commencèrent à se replier en déroute vers les rives du Danube.

Si à Nicopolis la charge fatale se déroula au début de la bataille, à Varna, le 10 novembre 1444 le roi Vladislav Jagellon changea une victoire

« la bataille eut lieu le 25 septembre 1396. Ce fut pour les chrétiens une grave défaite, dont les archaïques chevaliers français portent la principale responsabilité. Faisant la même erreur qu'à Crécy, ils se lancèrent à l'assaut. L'avant-garde et les premières lignes turques cédèrent, mais ce faisant Bâyezîd laissait s'enfoncer et s'épuiser la cavalerie franque, finalement arrêtée et dispersée par l'élite de ses troupes massées autour de lui au sommet d'une colline. La panique qui saisit alors les Français fut aussitôt mise à profit par la cavalerie ottomane ». De même, Kling, loc. cit.; Delbrück, p. 478-479; Oman, p. 350-351, ainsi que les sources byzantines, Ducas, p. 80 et Pseudo-Phrantzes, p. 200-201. Tous les chevaliers qui participèrent à cette action furent tués ou capturés par l'ennemi.

¹¹⁷ Froissart, XV, p. 316.

¹¹⁸ Le problème du repli prématuré des Valaques et des Transylvains sera discuté vers la fin de notre étude.

déjà acquise dans une défaite qui se montra par ses conséquences, décisive pour la chrétienté orientale. Vers le début de l'après-midi, après l'anéantissement et la mise en déroute des flancs du dispositif ottoman, la partie était pratiquement gagnée pour l'armée commandée par Jean Hunyadi. Mais cette sensation de victoire qui poussait déjà dans les âmes de certains soldats croisés qui croyaient vraiment avoir accompli l'impossible fut de courte durée car le hasard, ce dieu maître du champ de bataille, en décida autrement.

Pendant que les Hongrois et les Roumains de Transylvanie excités par le sang et la tuerie semaient la mort sur l'aile gauche parmi les Ruméliotes en fuite, Vladislav décida à son tour de mener une charge décisive vers la position du sultan. Or, probablement selon le plan de Hunyadi, les escadrons du roi devaient rester encore immobiles pour fixer la garde de Murâd et l'empêcher d'intervenir dans la bataille. Une fois la droite ottomane anéantie, la totalité des forces chrétiennes pouvaient converger vers le centre turc pour engager dans un combat décisif ce dernier corps de l'armée ennemie¹¹⁹. Nous ne savons pas avec certitude qui poussa le jeune souverain à prendre une telle décision hasardée. Il existe plusieurs variantes concernant le mobile de son acte. Est-ce la fougue et l'ardeur qui caractérisaient son tempérament à pareil âge? Ou le désir d'accomplir à son tour des prouesses qui auraient auréolé davantage une image déjà légendaire au sein de la chrétienté¹²⁰?

A ce moment de la bataille il était vraisemblablement conscient du fait que l'armée qu'il avait sous ses ordres venait de remporter une victoire historique contre l'ennemi ottoman. Il est très intéressant de pénétrer à l'intérieur de son imaginaire de comprendre le jugement qu'il pouvait avoir sur l'évolution du combat. Comment pouvait-il apprécier le nombre et la qualité des troupes qui entouraient encore la position du sultan dans la fumée, la poussière et le vacarme qui couvrait le champ de combat? Savait-il que Murâd II était défendu par environ 5.000 janissaires et par les escadrons kapîkulu? Avec à peine 500 chevaliers que comprenait sa garde personnelle, Vladislav chargea le centre du dispositif ottoman. Groupés en rangs serrés, les lances pointées en avant, les chrétiens s'approchèrent dans un galop fou des premières lignes ennemies qui déclenchèrent une pluie de flèches dense et meurtrière. Lorsqu'ils furent obligés de traverser le champ de pieux, plusieurs

¹¹⁹ R. Urbánek, n 107, p. 136.

¹²⁰ Nous disposons de plusieurs versions qui essayent d'expliquer d'une manière tout à fait fantaisiste les raisons qui poussèrent Vladislav à attaquer le centre de l'armée ottomane. La plus connue appartient à Chalcocondylas, p. 198 qui nous décrit la jalousie du roi et de son entourage à l'égard du voïévode de Transylvanie qui était en train de remporter à lui seul cette grande victoire. Quant à Orujd bin Adil, *loc. cit.*, il affirme exactement le contraire. Hunyadi voulait tuer le roi pour prendre sa place!

chevaliers tombèrent de leurs montures éventrées, certains étant blessés à mort durant leur chute ou immobilisés à cause de la lourdeur de leurs armures. En suivant le roi qui se trouvait à sa tête, le reste de la troupe réussit à franchir malgré les pertes tous les obstacles pour tomber comme la foudre sur le premier échelon de janissaires qui ne pouvant pas résister au choc fut rompu et dispersé¹²¹.

Les épées et les sabres furent sortis de leurs fourreaux et un corps à corps acharné commença avec les fantassins d'élite turcs. Ce fut dans la fureur du combat qu'il se rendirent compte du danger de mort qui les guettait étant donné le grand nombre d'adversaires que chacun d'eux devait affronter. Etienne Báthory avec son escadron suivit le détachement du roi pour le sortir du piège mais ce fut trop tard car la masse des fanatiques janissaires entoura Vladislav et ses hommes qui tombaient à présent les uns après autres en parant et en donnant des coups jusqu'au dernier souffle. A un certain moment, dans la mêlée, le souverain chrétien se trouva seul séparé de ses gardes. Grâce à l'armure qu'il portait, il attira l'attention des ennemis. Quelqu'un parmi les janissaires jeta habilement une hache aux pieds du destrier royal qui trébucha et ayant les tendons blessés renversa par terre son cavalier. Immobilisé, le roi ne put se relever pour affronter son adversaire. D'un coup de sabre celui-ci lui coupa la tête et la mit au bout d'une pique¹²².

La mort tragique de Vladislav et de ses compagnons dont très peu réussirent à s'échapper de l'état ennemi représenta le tournant de la bataille et le commencement de la débâcle chrétienne¹²³. La tête royale avec ses

¹²¹ C'est ce qu'avancent notamment les sources polonaises et hongroises pour souligner la vaillance et le courage de Vladislav pendant la bataille. Mais il paraît qu'à l'approche des chevaliers de la garde royale, les *janissaires* évitèrent le choc et ouvrirent les rangs pour laisser l'ennemi avancer à l'intérieur de leur carré.

¹²² Le coup contre Vladislav aurait été porté «*par le janissaire Hamza, Grec d'origine*». N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, p. 98. Selon Sphrantzes, p. 340-341, «*Chamuzza*», était originaire du Péloponnèse. Chalcocondylas, *loc. cit.*, affirme qu'il s'agissait d'un certain Teriz qui reçut une forte récompense de la part du sultan. Pour la mort du roi voir aussi Ducas, p. 276, Kodja Husein, p. 452 ; Lufti Pacha, p. 271. Lire aussi la reconstitution de Iorga, p. 97: «*Vladislav se jeta, très peu entouré par des gens d'esprit léger, sur l'élément le plus résistant d'une armée admirablement organisée. Son cheval glissa et un janissaire, se jetant sur lui, coupa cette belle tête sans savoir à qui elle appartenait. Reconnu et placé au bout d'une lance, ce trophée sanglant fut le symbole même d'une déroute complète qui fut suivie de la dissolution désespérée d'une puissante armée qui avait été sûre que rien ne lui résisterait* ».

¹²³ La plupart des historiens ayant étudié la bataille ont conclu que la principale cause de la défaite chrétienne fut l'échec de cette charge de cavalerie sur le centre turc et la mort du roi Vladislav. Voir notamment les chroniques ottomanes qui reconnaissent dans leur ensemble que la fin tragique du souverain chrétien sauva l'armée de Murâd II d'un désastre certain. A

longues boucles noires fut reconnue par les Ottomans qui la promènèrent parmi leurs rangs. Le sultan fit rassembler les fuyards et avec les restes de ses troupes dont le moral était toujours élevé se prépara à contre-attaquer l'armée croisée. Pendant la charge menée par le roi, Hunyadi se trouvait toujours sur le flanc gauche. Lorsqu'il se rendit compte de ce qui se passait, il éte déjà trop tard pour sauver la vie de son souverain. Il se déplaça vers le centre où la panique gagna vite les hommes qui criaient à la trahison. Il aurait jeté un regard vers la tête du roi enfoncée dans une pique derrière laquelle les janissaires avançaient lentement vers les lignes chrétiennes. Les nerfs des soldats alliés mis à rude épreuve durant toute la journée cédèrent aussi à la vue de ce spectacle macabre. On savait que la bataille était maintenant perdue et personne n'essaya d'encourager ses semblables pour arrêter la vague ennemie. L'apparition des débris de la cavalerie ruméliote et anatolienne qui poursuivaient et massacraient sans pitié les chrétiens sur le champ de bataille mit fin à toute tentative d'opposition de la part des troupes qui essayaient de poursuivre la lutte.

En France et en Pologne on rejette la responsabilité de la défaite sur les troupes hongroises: «Nychopoly, cité de payennie, / A ce temps la ou li sieges fut grans, / Fut delaissiez par orgueil et folie; / Car les Hongres, qui furent sur les champs / Avec leur roy fuitis et recreans, / Leur roi meisme en mainent par puissance / San assembler. Ayons tuit souvenance / Des prisonniers qui tient Basach soubz lame, / Des mors aussi, pour garder no creance: / De chascun d'eulx ait Dieu mercy de l'ame!»¹²⁴.

Tel était le récit dressé par les troubadours qui sillonnaient la France quelques années après la débâcle chrétienne de Nicopolis: l'image d'une chevalerie vaillante, abandonnée à son cruel sort par les alliés hongrois qui s'enfuirent du champ de bataille au lieu de combattre avec la même bravoure. Le biographe de Boucicaut évite lui aussi de raconter les querelles qui divisaient le camp de Français pour mettre en évidence leur discipline, et le fait qu'ils avaient accepté sans protestations la tactique envisagée par

consulter aussi Callimachus, p. 516-517 et Bonfinius, p. 151 ainsi que les propos de H. Inalcik, p. 274; M. Chasim, p. 310; M. P. Dan, *Armata și arta militară*, p. 103; F. Pall, *Un moment décisif*, p. 117: « à la suite d'une charge inconsidérée du jeune roi dans le style de la charge des chevaliers français à Nicopolis qui lui coûta la vie, la panique s'empara des rangs chrétiens qui virent tomber leur chefs ».

¹²⁴ *Pour les Français morts à Nicopolis* dans *Œuvres complètes de Eustache Deschamps* (éd. Le Marquis de Saint-Hilaire), t. VII, Balade n MCCCXVI, p. 77-78, *apud* Atiya, p. 129. Mais aussi *Contre La Hongrie et la Lombardie*, *op. cit.*, n MCCCIX, p. 138-139, *apud* Atiya, p. 128.

Sigismond. Les chevaliers du royaume attaquèrent ensemble avec les Hongrois et les autres contingents alliés, mais devant le champ de pieux sous la pluie de flèches ottomanes, les troupes hongroises lâchèrent pied pour prendre la fuite en laissant les combattants français affronter à eux seuls l'armée ennemie¹²⁵.

Toutes ces fausses accusations ont été corrigées au fil du temps par les spécialistes, car elles contredisent l'ensemble des sources que ce soit byzantines, polonaises, allemandes, hongroises et mêmes ottomanes¹²⁶. On ne peut accuser de la défaite seulement le contingent hongrois, il faut alors inclure les autres contingents alliés (les Hospitaliers, les Allemands, les Tchèques, les Polonais etc.) qui ne participèrent pas à la première attaque et qui restèrent auprès de Sigismond. Outre, nous disposons de nombreuses chartes de privilèges accordées par le monarque de Hongrie aux nobles chevaliers du royaume qui se distinguèrent à Nicopolis pendant la deuxième phase de la bataille, lorsqu'ils avaient chargé à leur tour pour sauver la cavalerie française encerclée sur le plateau¹²⁷.

Sacré à Rome en mai 1433 Empereur germanique, Sigismond de Luxembourg maria sa fille unique Elisabeth avec Albert V de Habsbourg duc de la Basse-Autriche (branche Albertine) qui lui succéda au pouvoir à partir de 1438, non seulement sur le trône impérial mais aussi en Hongrie, ouvrant ainsi la voie sur laquelle se fondèrent en partie les candidatures ultérieures

¹²⁵ *Le Livre des Faits...*, p. 106-107: «*Si furent la noz gens moult empetrez, et toutevoyes passerent oultre. Mais or oyez grant mauvaistié et grant felonnie et lacheté des Hongres, et lait reprouche sera a eulx a tous jours*». Cf. aussi Froissart, XV, p. 316-317.

¹²⁶ Par exemple Atiya, p. 93: «*Yet to say indiscriminately, as some of the French chroniclers do, that the Hungarians deserted the French and comitted a felony and displayed a cowardice that would stain their memory for ever, is unjust and unhistorical*». De même Delaville le Roulx, p. 277: «*Les chroniqueurs français ont généralement attribué à la fuite des Hongrois la responsabilité du désastre ; cette assertion ne saurait être acceptée sans réserves. S'il est vrai que les alliés de Sigismond, Bulgares et Bosniaques, aient lâché pied sans combat ; s'il est également certain qu'une partie des auxiliaires hongrois, effrayée par le désordre de la mêlée, par la fuite des chevaux sans cavaliers et des valets d'armée, ait cédé à une panique subite, il faut reconnaître que les troupes aguerries de Sigismond ont bravement fait leur devoir. Le roi, à leur tête, avec ses lieutenants les plus dévoués, Nicolas de Gara, Nicolas de Kanysa, archevêque de Gran, les Rozgon, Forcacz, le ban Jean de Maroth, le comte de Cilly, a tenté un effort suprême pour dégager les chevaliers français. Pour les sauver, il réuni à ses troupes les croisés allemands et polonais, et sa tentative eût réussi sans l'arrivée décisive des Serbes sur le champ de bataille ; c'est donc plutôt à l'outrecuidance française, à la témérité sans excuses du connétable et de la jeunesse guerrière qui le soutenait, que revient la perte de la journée*».

¹²⁷ Voir les documents publiés dans Hurmuzaki I/2, p. 376-399, notamment n CCCXVIII, p. 376-377, n CCCXXII, p. 380-381, n CCXXIV, p. 387-389, où le monarque hongrois décrit le désastre militaire de Nicopolis sans toutefois culpabiliser la chevalerie française.

des princes appartenant à cette maison prestigieuse¹²⁸. La disparition subite et prématurée d'Albert en octobre 1439 provoqua une crise dynastique sans précédent dans le royaume de saint Etienne car quelques mois plus tard, Elisabeth de Luxembourg mit au monde un garçon connu dans l'histoire sous le nom de Ladislas V le Posthume qui va régner en Hongrie entre 1452 et 1457.

Cependant, le royaume aurait eu besoin d'un monarque capable de gouverner, en âge d'assumer les hautes responsabilités dont il serait investi parmi lesquelles notamment, la défense des frontières face au danger ottoman. Une partie de la noblesse (les Héderváry, les Tallóczi (de Talovac), les Marczali, l'évêque d'Eger Simion Rozgonyi, Jean Hunyadi etc.) soutint donc l'union avec la Pologne et le couronnement de Vladislav III Jagellon à la place du petit Ladislas. Après une guerre civile qui se prolongea jusqu'en 1442, le roi polonais l'emporta finalement face aux partisans d'Elisabeth qui dut se réfugier avec son fils auprès de l'empereur Frédéric III de Habsbourg (1440-1493) en emmenant avec eux la couronne de saint Etienne en contravention avec toutes les lois fondamentales du royaume¹²⁹.

A partir de 1441 Vladislav Jagellon tint promesse et consacra ses efforts à la lutte contre les Turcs. Entouré par la noblesse qui l'avait amené au pouvoir dans ce nouveau pays, confronté à d'innombrables responsabilités politiques et militaires - il était d'ailleurs le fer de lance de la croisade anti-ottomane préparée par le pape Eugène IV – le roi dut négliger en partie les affaires polonaises¹³⁰.

¹²⁸ Bérenger, p. 98. A consulter aussi la chronique de Thuróczi, p. 237-238 mais aussi W. Ebstein, *Die letzte Krankheit des Kaisers Sigismunds*, *Mitteilungen der Instituts für osterreichische Geschichtsforschung*, t. XX, Vienne, 1906, p. 678-682; B. Schmeidler, *Das Königtum und Kaisertum der Luxemburger und seine Bedeutung für Deutschland (1307-1437)*, *Zeitschrift für deutsche Geisteswissenschaft*, t. II, 1939/1940, p. 13-15. Pour le règne d'Albert voir notamment G. Hödl, *Albrecht II. Königtum, Reichsregierung und Reichsreform 1438-1439*, Vienne, 1978.

¹²⁹ «Il était formellement interdit d'emmener hors de Hongrie la couronne de saint Étienne, symbole de l'unité du royaume», Bérenger, n 7, p. 753, où l'historien français cite l'ouvrage de Magda von Barany-Oberschall, *Die Sankt Stephans-Krone*, Vienne, 1960. La guerre civile est décrite dans les chroniques de Thuróczi, p. 243-246 et de Bonfinius, p. 102-105. Voir aussi J. Teleki, *A Hunyadiak kora Magyarországon*, t. I., Pest, 1852, p. 150-162, mais aussi les documents publiés dans le t. X, p. 90-110; P. Hanák dans *Histoire de la Hongrie*, (sous la dir. de E. Pamlényi), éd. Corvina, Roanne, Budapest, 1974, p. 120-121. E. Pál, *Janos Hunyadi: the Decisive Years of his Career, 1440-1444*, dans *From Hunyadi to Rákoczi, War and Society in Late Medieval and Early Modern Hungary*, (sous la dir. de János M. Bak, Béla K. Kiraly), Columbia University Press, 1982, p. 118-123 avec bibliographie.

¹³⁰ Dabrowski, *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*, p. 57-66. Pour les itinéraires du roi voir S. Kwiatkowski, *Itinerarium Wladyslawa Warneńczyka*, Lwów, 1879, p. 16-26.

En même temps, il faut souligner que les intérêts géopolitiques et diplomatiques de la Pologne ne correspondaient pas à ceux du voisin hongrois. Les frontières de l'Etat n'étaient pas directement menacées par les Ottomans, tandis que les principaux ennemis demeuraient toujours l'Ordre teutonique agenouillé pourtant à la bataille de Grunwald (1410) et les seigneuries tatares nées de la désintégration de la Horde d'Or qui menaient souvent leurs expéditions dans les contrées lituaniennes et plus loin encore à l'intérieur du royaume non seulement pour des simples raisons de butin et pillage mais aussi pour contrecarrer l'expansion de la Pologne et de la Lituanie en direction de la mer Noire¹³¹.

Pendant l'été de 1443 lors des préparatifs militaires en vue de la longue campagne, malgré les efforts du roi, le secours que lui apporta l'Etat polonais n'eut pas de caractère officiel et consista en détachements composés de volontaires¹³², chevaliers et mercenaires inclus. Même situation en 1444, «la Pologne déjà mécontente de l'expédition, lui était décidément hostile, et cette hostilité devait finalement agir sur l'état d'esprit de la Hongrie»¹³³. D'ailleurs la diète de Piotrków avait manifesté une certaine satisfaction, lorsque le roi lui avait envoyé un exemplaire du traité de Szeged, dont les clauses étaient tellement favorables au camp chrétien¹³⁴. Cette trêve de dix ans demandée par le sultan allait amener la paix et le calme sur la frontière danubienne et en Europe orientale, tandis que Vladislav Jagellon libéré des obligations concernant la guerre contre les Turcs aurait pu ensuite regagner la Pologne. Lorsque après la ratification du traité le monarque changea brusquement d'avis quelques jours plus tard (le 4 août) en déclenchant une nouvelle guerre, son geste dont on évite encore de lui faire porter la responsabilité entière, provoqua un mécontentement général à travers le royaume. « La Pologne, sentant la nécessité de la présence de son roi au pays alors que tant d'affaires attendaient son retour, se prononça contre l'expédition turque »¹³⁵.

Cette atmosphère de malaise fut accentuée par la nouvelle du désastre de Varna et par la mort du monarque sur le champ de combat. Des rumeurs et des légendes étranges commencèrent d'ailleurs à circuler en Europe de Buda

¹³¹ M. Cazacu, *A propos de l'expansion polono-lituanienne au nord de la mer Noire aux XIV^e-XV^e siècles: Czarnigrad, la «Cité Noire» de l'embouchure du Dniestr, Passé turco-tatar, présent soviétique. Etudes offertes à Alexandre Bennigsen*, (publiées par Ch. Lemerrier-Quellejay, G. Veinstein, S. E. Wimbush), Ed. de l'EHESS, Paris, 1986, p. 99-122.

¹³² Dabrowski, p. 65.

¹³³ *Id. ibid.*, p. 68.

¹³⁴ Nous renvoyons à la n 7 de notre étude.

¹³⁵ Dabrowski, *loc. cit.*

par Vienne ou les cités italiennes jusqu'à Dijon à la cour bourguignonne¹³⁶. En Pologne le désarroi fut à son comble car non seulement Vladislav Jagellon perdit sa vie dans la bataille mais aussi le chancelier et le vice-chancelier du royaume, ainsi que de nombreux chevaliers illustres qui avaient accompagné leur monarque jusqu'à Varna et qui avaient assuré sa garde pendant la journée du 10 novembre 1444. Le malheur fut raconté à sa manière dans les chroniques de l'époque en commençant par *Historiae Polonicae* de Dlugosz et *De Rebus A Vladislao Polonorum Atque Hungarorum Rege Gestis*, de Callimachus Buonacorsi pour en finir avec les études appartenant aux historiens du XIXe-XXe siècle comme Prochaska ou Halecki¹³⁷. On trouve un récit partiellement déformé de la campagne du 1444, dès l'analyse des préparatifs diplomatiques jusqu'aux questions militaires relatives à la bataille décisive de Varna. L'image mise en évidence est celle d'un jeune roi âgé d'à peine vingt ans, poussé à la croisade par le cardinal Cesarini l'homme du pape Eugène IV et par le parti de la noblesse hongroise favorable à la guerre contre les Turcs, dont Jean Hunyadi était la figure emblématique. A Szeged il n'y a pas eu de traité ratifié (donc, il n'y a pas eu de parjure !), le sujet de prédilection de Halecki, tandis qu'en ce qui concerne la bataille de Varna, la seule source fiable demeure le récit de Palatio qui prit part personnellement aux événements¹³⁸. La défaite ne fut pas provoquée par la charge de la chevalerie sous les ordres de Vladislav Jagellon, mais suite aux erreurs du commandement de Hunyadi et au comportement défaitiste des troupes hongroises et de leurs alliés. Il s'agit bien sûr de la version due à Prochaska

¹³⁶ En 1445, plusieurs mois après la bataille, les Florentins écriront à Vladislav «pour lui demander si les mauvaises nouvelles sur la défaite de son armée correspondaient à la réalité. C'est que les bruits les plus divers circulaient au sujet de la bataille mémorable». Pall, *Un moment décisif de l'histoire du sud-est européen*, p. 118. Quant au sujet de Vladislav, le bruit qu'il «n'était pas mort à Varna a d'ailleurs persisté pendant des années et a donné naissance à la légende selon laquelle le jeune roi, plein de remords à cause de son parjure de Szeged pour lequel Dieu l'avait puni par la cruelle défaite, se serait fait ermite et, en gardant l'anonymat et suivant les chemins des pèlerins, il serait arrivé jusqu'en Espagne où il serait mort quelques dizaines d'années après». Id. *ibid.*

¹³⁷ A consulter d'ailleurs la vaste bibliographie du sujet analysée par Halecki au début de son étude, *The Crusade of Varna. A Discussion of Controversial Problems*, p. 5-11.

¹³⁸ Selon Pall, *Autour de la croisade de Varna*, p. 147, il faut pourtant se méfier des informations fournies par l'Italien car «c'est toujours lui qui dans sa crédulité naïve aux plus étranges rumeurs, fait tuer, lors de la mêlée de Varna, Murâd de la propre main du roi, et adresser par les Turcs aux Hongrois se sauvant de la débâcle, les épithètes de fous et de lâches, qui s'enfuyaient malgré leur victoire et la mort du sultan...». Le récit de Palatio *De conflictu regis Wladislai Polonie et Hungarie cum Theucris habito materia et processus* servit de base à Dlugosz «qui l'a retouché d'une manière tendancieuse, dans son *Historiae Polonicae*, pour déprécier Hunyadi et les Hongrois», F. Lot, n 2, p. 228.

dans son étude qui, malgré ses limites demeure encore un classique dans la matière, étant fondé sur une analyse poussée des sources dont on disposait au début du siècle¹³⁹.

Il est toujours difficile de comprendre non seulement au sein de l'historiographie polonaise mais aussi parmi les savants d'autres pays, comment un jeune roi arrivé de Pologne put réussir en seulement deux années et demi de règne sur le trône hongrois à s'entourer des meilleurs capitaines, à triompher d'une guerre civile, à mener victorieusement une expédition contre les Ottomans jusqu'aux cols des Balkans et à négocier une paix tellement avantageuse pour la Hongrie et la chrétienté orientale. Il est encore plus difficile d'expliquer comment il a pu commettre deux graves erreurs politiques et militaires en seulement quatre mois, dénoncer un traité qu'il avait signé de sa propre main quelques jours auparavant et perdre dans l'après-midi une bataille remportée au cours de la matinée, dont les conséquences politiques ont marqué d'une manière décisive le destin de l'Europe balkanique.

Le problème de la retraite prématurée du contingent valaque aux batailles de Nicopolis et de Varna: Personnalité politique insignifiante dans ce coin perdu de l'Europe Orientale soupçonné de trahison à Nicopolis, tel fut le portrait de Mircea dressé par certains historiens occidentaux ayant étudié l'expédition de 1396. C'était lui qui replia son contingent de la bataille au moment où Sigismond de Luxembourg était en train de préparer l'attaque contre le dispositif ottoman. Le manque des sources qui aurait pu renseigner davantage sur les mobiles d'un pareil acte, oblige les historiens à accuser Mircea de félonie bien avant le début des combats¹⁴⁰.

¹³⁹ En s'appuyant sur Palatio et Dlugosz, Prochaska considère les Hongrois et les Roumains coupables de la défaite subie par la chrétienté à Varna. Voir la partie militaire de son étude, *Klęska warneńska*, p. 26-53.

¹⁴⁰ Delaville le Roulx, p. 261: «*En outre Sigismond avait maintes fois éprouvé le peu de confiance qu'on devait avoir en Mircea: mis à l'avant-garde, le voïvode pouvait moins facilement faire défection au moment du danger*»! (sans citer aucune référence). A la vue des forces ottomanes qui s'avance pour repousser Sigismond, «*à l'aile gauche Mircea, à l'aile droite Laczkovich se retirent*», *Id. ibid.*, p. 276. De même Lot, p. 221: «*Il faut dire aussi que la trahison rôdait dans le camp du roi de Hongrie. Mircea et ses Valaques détestaient plus encore les Hongrois que les Turcs...*». Atiya, p. 93: «*Mircea and Laczković were prepared to fight for Sigismund so long as the pendulum of victory swung in his favour. But at the apparent signs of the defeat of the French, both retired from the scene without lifting one finger in aid of the king*». On constate cependant une amélioration du récit dans *Histoire Générale*, (coll. G. Glotz): «*Mircea voyant la bataille perdue se retira avec ses troupes valaques*». Une version pareille dans le récit de Vatin, p. 52: «*Quant la défaite devint certaine, les Valaques de Mircea et les Transylvains du voïvode de Siebenbürgen*

Une analyse critique qui réfute toutes ces accusations a été faite dès 1942 par Francisc Pall dans une étude qui reste encore une référence dans la matière mais qui à cause de la guerre en Europe demeura inconnue aux historiens occidentaux¹⁴¹. A notre tour, même si nous prenons en compte leur point de vue, nous ne pouvons voir dans la retraite présumée de Mircea qu'une sage décision puisque le prince de Valachie, considérant la bataille comme perdue, réservait l'avenir.

Dès le début il faut savoir que depuis septembre-octobre 1395, il n'était plus le seul maître dans la principauté, ayant été renversé du pouvoir par un prétendant au trône qui régna à sa place jusqu'au début de l'année 1397. Il s'agissait de Vlad Ier, vraisemblablement un bâtard du prince Vladislav Ier Vlaicu (1364-1377)¹⁴², qui reçut le soutien des régions occidentales du pays (l'Oltenie, le Banat de Severin) mais aussi l'appui ottoman.

Pour la première fois dans l'histoire valaque, un prince était détrôné de la sorte, mais cette action contre Mircea était en vérité antihongroise et anticatholique. Bien avant l'installation de la puissance turque au Danube, le principal danger pour la principauté, venait de la part du royaume de Hongrie qui à maintes reprises avait essayé d'étendre ses conquêtes en direction du Bas Danube jusqu'au littoral de la mer Noire, dont l'importance stratégique et commerciale étaient primordiales pour les pays de l'Europe Centrale et Orientale. La Valachie dut s'opposer à plusieurs reprises par les armes pour défendre ses frontières : 1330 contre Charles Robert d'Anjou (1308-1342), 1368 et 1377 contre Louis Ier d'Anjou (1342-1382)¹⁴³.

abandonnèrent les Hongrois et les Allemands face aux Ottomans qui venaient de recevoir l'appui de Stéphane Lazarević». Oman, p. 353 est le seul auteur qui affirme que la retraite de Mircea se produisit après la charge de la cavalerie serbe: «The king was suddenly charged in flank by a large body of mailed men-at-arms, the Serbian contingent under Stephen Lazarevitch, which had been detached by Bajazet and emerged from an ambush. Sigismund's banner fell, whereupon the Hungarians broke – the Voivode Mirtcha's Wallachians the first – and raced back for their camp».

¹⁴¹ Fr. Pall, *Les croisades en Orient au bas Moyen Age. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, p. 527-583, notamment, p. 571-579.

¹⁴² Nous partageons le point de vue d'Oct. Iliescu, *Vlad I^{er}, voïvode de Valachie : le règne, le sceau et les monnaies*, *Revue Roumaine d'Histoire*, t. XXVII, n 1-2, Bucarest, 1988, p. 99-100.

¹⁴³ G. I. Brătianu, *La Mer Noire plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Age*, *Revue historique du Sud-Est européen*, t. XXI, Bucarest, 1944, p. 36-69; *Id.*, *Les rois de Hongrie et les Principautés Roumaines au XIV^e siècle*, *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, t XXVIII, Bucarest, 1947, p. 61-110; *Id.*, *L'expédition de Louis I^{er} de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I^{er} Basarab en 1377*, *Revue historique du Sud-Est européen*, t. II, Bucarest, 1925, p. 73-82; M. Holban, *Din cronica relațiilor româno-*

La politique confessionnelle de ce dernier, «qui avait fait de son mieux pour ramener sous l'autorité de l'Eglise romaine ses sujets de rite oriental, la dureté des moyens qu'il employa à cet effet, éloignèrent de l'Union avec Rome non seulement Byzance, mais aussi les peuples «schismatiques» qui partageaient l'enseignement et le rituel de l'Eglise orientale: Roumains, Bulgares, Serbes»¹⁴⁴. En 1373, les peuples orthodoxes avait pris d'ailleurs les armes contre la Hongrie et sa politique d'assimilation confessionnelle, lutte qui fut encouragée par le Patriarcat de Constantinople mais aussi par les Otto-mans¹⁴⁵.

L'offensive du sultan Murâd Ier (1359-1389) et de son successeur Bayazid Ier vers la ligne du Danube, l'écrasement de la Serbie à la première bataille de Kossovopolje (le 14-15 juin 1389), la conquête des principautés bulgares, unifièrent progressivement à partir du 1391 les liens entre la Hongrie, la Valachie et le Byzance¹⁴⁶. Ayant vaincu le 10 octobre 1394 à Rovine les troupes ottomanes, Mircea signa le 7 mars 1395 à Braşov (Kronstadt) en Transylvanie, un traité d'alliance politique et militaire avec la Hongrie. La politique autoritaire et centralisatrice du prince valaque conjugée selon Octavian Iliescu avec la conclusion du traité, provoqua le soulèvement en Oltenie qui amena par la suite Vlad au pouvoir¹⁴⁷.

ungare în secolele XIII-XIV, Bucarest, 1981; S. Iosipescu, dans *Istoria militară a poporului român*, t. II, Bucarest, 1986, p. 119-147.

¹⁴⁴ Papacostea, *Byzance et la croisade au Bas-Danube*, p. 4. Voir aussi *Id.*, *La fondation de la Valachie et de la Moldavie et les Roumains de Transylvanie: une nouvelle source*, *Revue Roumaine d'Histoire*, t. XVII, nr. 3, Bucarest, 1978, p. 389-407.

¹⁴⁵ *Id.*, *Byzance et la croisade au Bas-Danube*, loc. cit.

¹⁴⁶ *Id. ibid.*, p. 5-7; V. Pervain, *Din relațiile Țării Românești cu Ungaria la sfârșitul veacului al XIV^{lea}*, *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie*, t. XVII, Cluj Napoca, 1975, p. 89-117; G. Tahsin, *Mircea l'Ancien face à la politique impériale de Bayezid I^{er}*, *Revue Roumaine d'Histoire*, t. XXV, Bucarest, 1986, n 1-2, p. 3-21.

¹⁴⁷ «L'attitude hostile de l'alliance de Braşov, adoptée par les seigneurs mentionnés plus haut, avec Vlad à leur tête, était sans doute motivée par la crainte d'une reprise de l'expansion hongroise au sud des Carpates, à l'abri de la nouvelle alliance. Il faut d'ailleurs reconnaître que la méfiance de Vlad et des boyards olteniens vis-à-vis des véritables intentions nourries par Sigismond était bien justifiée. Depuis déjà longtemps, les rois de Hongrie convoitaient la maîtrise du Danube inférieur, de Severin jusqu'à Kilia. Sigismond lui-même, en 1395, avait placé ses propres châtelains dans la forteresse de Turnu, qui appartenait pourtant à la Valachie. On peut même se demander ce qui aurait pu advenir, à Mircea et à la Valachie, si à Nicopolis, Sigismond et non pas Bajazet eut remporté la victoire; Sigismond victorieux n'aurait-il profité de la victoire pour réaliser le but de ses prédécesseurs, en réduisant la Valachie au même état de dépendance féodale où se trouvait la Transylvanie? Le Danube aurait été alors entièrement mis sous le contrôle de la Hongrie, de Bratislava à Kilia», Iliescu, p. 101. Voir aussi Pervain, p. 109; Constan-tinescu, p. 110-

L'année 1395 fut jalonnée par plusieurs échecs militaires subis par Mircea et Sigismond en Valachie face aux partisans de Vlad qui avaient reçu l'aide ottomane¹⁴⁸. A Nicopolis, l'allié de la Hongrie ne put amener avec lui qu'un nombre limité de combattants, ceux qui lui restèrent fidèles jusqu'au bout pendant les moments difficiles de 1395-1396. Rapporté aux circonstances de la bataille livrée le 25 septembre, l'ordre de retraite donné par Mircea aurait épargné la vie de ses hommes qui au lieu de se faire massacrer inutilement pouvaient lui servir à reconquérir le trône valaque et à continuer le combat contre les Ottomans dans une autre conjoncture militaire, peut-être plus favorable.

Ce qu'il a fait d'ailleurs, car en décembre 1396-janvier 1397 aidé par les troupes transylvaines du voïvode Stybor, il chassa du pouvoir Vlad¹⁴⁹ pour continuer son règne jusqu'en 1418, année de sa mort. En 1403 à Silistra sur le Danube il battit encore une fois les armées turques¹⁵⁰ pour demeurer ensuite le principal arbitre dans les luttes pour la succession au trône de l'empire ottoman, conséquence de la défaite et de la capture de Bayazid Ier par Timur Lenk à la bataille de Tchibukova (1402), luttes qui prirent fin en 1413 avec l'avènement au pouvoir du sultan Mehmed Ier (1413-1421)¹⁵¹. Dans la compilation des anciennes chroniques ottomanes, *Historiae musulmanae Turcorum de monumentes ipsorum exscriptae*, libri XVIII, Francfort, 1591, de Hans Lövenklau (Leunclavius), le prince de Valachie est caractérisé comme « princeps...inter christianos fortissimus et accerrimus », (col. 418). Un éloge qui venait de la part de ses adversaires.

Le 15-16 octobre 1444, lors de l'entrevue de Nicopolis le prince de Valachie Vlad Dracul, malgré ses réserves concernant le dénouement de l'expédition, envoya à l'aide des croisés un corps de 4.000 cavaliers commandé par son fils Mircea II. Selon Callimachus il conseilla en même

116; G. Tahsin, *Români și Otomanii*, p. 82-83. La forteresse de Turnu (Nicopolis Minor) se trouvait en face de notre Nicopolis sur la rive valaque du Danube.

¹⁴⁸ Pour la chronologie des événements cf., Iliescu, p. 78-79.

¹⁴⁹ *Id. ibid.*, p. 83; Papacostea, p. 7.

¹⁵⁰ A. Pippidi, *Sur une inscription grecque de Silistra*, *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, t. XXIV, n 4, Bucarest, 1986, p. 323-332 qui corrige l'erreur de datation de P. S. Năsturel, *Une victoire du voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (1407-1408)*, extrait de *Studia et Acta Orientalia*, t. I, Bucarest, 1958, p. 239-247.

¹⁵¹ G. Tahsin, p. 86-101 ; *Id.*, *Raporturile româno-otomane în vremea lui Mircea cel Mare dans Marele Mircea voievod*, p. 352-364; Ș. Papacostea, *La Valachie et la crise de structure de l'Empire ottoman (1402-1413)*, *Revue Roumaine d'Histoire*, t. XXV, n 1-2, Bucarest, 1986, p. 23-33; M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *Les relations du Prince de Valachie Mircea l'Ancien avec les Emirs Seldjoukides d'Anatolie et leur Candidat Musa au Trône Ottoman*, dans *Tarih Araştırmaları Dergisi*, t. VI, n 10-11, Ankara, 1968, p. 113-125.

temps à l'héritier au trône de quitter le futur champ de combat si le sort était défavorable aux chrétiens¹⁵² afin de protéger la vie de ses hommes.

Le contingent valaque joua un rôle important pendant la première phase de la bataille du 10 novembre, lorsque sous le commandement personnel de Hunyadi il dut charger avec la garde royale et l'escadron d'Etienne Báthory, la cavalerie anatolienne, qui suite à une attaque en force avait désorganisé et mis en fuite l'aile droite du dispositif chrétien. Dans la mêlée Karadja Pacha fut tué avec plusieurs de ses officiers¹⁵³ ce qui désorganisa complètement la capacité combative dont les forces turques du flanc gauche firent preuve tout au long de cette première phase des combats. Beaucoup parmi eux furent poursuivis et massacrés jusqu'aux hauteurs tandis que les survivants prirent la fuite dans plusieurs directions, certains vers le nord-est¹⁵⁴, ou vers la position occupée par le sultan. Certains détachements de spahis eurent le courage de revenir à la charge mais furent définitivement dispersés et battus. Environ trois mille cavaliers anatoliens gisaient morts ou blessés sur le champ de bataille.

Tandis que Hunyadi envoyait le roi et Tallóczi reprendre leur place au centre et sur le flanc droit et essayait de réorganiser les lignes de bataille dans ce secteur du front, les Valaques continuèrent leur poursuite vers les positions ottomanes. Ils débouchèrent sur les arrières du dispositif turc et commencèrent à piller le camp ennemi défendu par une poignée de troupes auxiliaires. Dlugosz influencé vraisemblablement par le récit de Palatio nous dit que les Valaques tuaient davantage de chameaux que de soldats ennemis¹⁵⁵. Comment Palatio qui se trouvait à l'autre bout du champ de bataille pouvait observer l'évolution de la cavalerie valaque? Plus objective nous semble l'information laissée par Hans Magest selon laquelle Murâd II, voyant la fureur avec laquelle les Valaques combattirent les Anatoliens ainsi que leur percée vers son campement, aurait demandé à Mircea II de se retirer du combat, en le menaçant, si le jeune prince continuait à se battre, de tuer ses

¹⁵² Callimachus, *loc. cit.*: «*Atque ideo, in se ac suos vaticinium deriuare volens, prospectioribusque actionibus superesse; periculo, quod in praesens nuntiabatur, fertur se subtraxisse: filium vero, quum a se dimitteret, magnopere monuisse, ne fortunae obluctaretur temere in acie, si res Christiana inclinaret*».

¹⁵³ *Chroniques anonymes, loc. cit.*; Asikpaşazade, p. 90. Chalcocondylas, p. 197 nous dit que le *beylerbey* d'Anatolie eut la poitrine transpercée par un coup d'épée hongroise.

¹⁵⁴ Selon Idrîs Bidlisî, p. 175, la peur gagna tellement les fuyards que certains parmi eux arrivèrent dans une seule journée en Dobroudja (Tobridja) à trois étapes (*merhale*) du lieu de combat nommé Kamcisuyu.

¹⁵⁵ Dlugosz, col. 806.

deux frères otages chez les Turcs¹⁵⁶. Après avoir pillé le trésor et les richesses du sultan, les Valaques retournèrent dans le camp allié afin de reprendre leur place à l'arrière du dispositif¹⁵⁷.

Ils jouèrent aussi un rôle important, lors de la débâcle chrétienne après la charge de la garde royale menée par Vladislav Jagellon. Chalcocondylas et Bonfinius nous disent que les Valaques protégèrent la retraite de Hunyadi et des survivants de l'armée croisée¹⁵⁸.

La supériorité des armées ottomanes par rapport à leurs adversaires européens: Les historiens et les écrivains militaires ayant étudié la bataille de Nicopolis avaient d'ailleurs conclu que la défaite des troupes chrétiennes relevait aussi de l'esprit combatif et de la discipline rigoureuse qui régnait au sein des forces turques. Selon Aziz Suryal Atiya: «The victory was won by the party that possessed an unflinching unity of purpose, a strict and even ruthless discipline, prudent tactics and wise leadership»¹⁵⁹. Hans Delbrück avait souligné à son tour: «The excellent coordination on the Turkish side and the ingenious leadership, both tactical and strategic, would be completely sufficient to explain their victory, in view of the complete lack of leadership on the part of the Christians... Because of the steadfastness of the janissaires without support from the knights and because of the offensive of the Turkish horsemen, this victory, in its skill and power, was even more brilliant than the victories of the English at Crécy and Agincourt»¹⁶⁰. Quant à Jean Delaville le Roulx, il nous offre une intéressante description de l'armée ottomane à cette époque: «L'armée de Bajazet était loin de ressembler à celle des croisés. Excepté les Serbes qui en faisaient partie et dont le nombre était peu considérable, elle consistait exclusivement en soldats musulmans, qu'enflammait le fanatisme religieux, et que des guerres continuelles en Asie et en Europe, toujours heureuses, avaient singulièrement aguerris. Les progrès incessants de la puissance ottomane avaient été pour elle une école excellente. Tant qu'il pouvait porter les armes, le soldat turc restait à l'armée. Pendant sa vie, sa condition était privilégiée; après sa mort, Mahomet lui

¹⁵⁶ Beheim, p. 40-41; Minea, p. 250. Il s'agissait de Vlad (Vlad l'Empaleur (1448; 1456-1462 ; 1476) et de Radu (Radu le Bel (1462-1473; 1473-1474; 1474; 1474-1475).

¹⁵⁷ Chalcocondylas, *loc. cit.*; Panaitescu - Stoicescu, p. 230.

¹⁵⁸ Chalcocondylas, p. 199; Bonfinius, p. 151. De toute façon ils étaient les seuls à connaître le chemin de retour vers le nord à travers la Dobroudja et le Danube. Voir aussi Callimachus, p. 517 ainsi que les propos critiques de Prochaska, p. 33-35 concernant la retraite de Hunyadi.

¹⁵⁹ Atiya, p. 69; *Id.*, *The Crusade in the later Middle Ages*, p. 446.

¹⁶⁰ Delbrück, p. 479. La supériorité du commandement ottoman et la discipline des troupes ressortent aussi de la description donnée par Oman, p. 351-353.

promettait les félicités de son paradis, félicités d'autant plus complètes que les souffrances endurées pour le service du prophète avaient été plus grandes. On pouvait demander beaucoup à des hommes que soutenait une pareille foi.

L'organisation de l'armée musulmane développait encore ces qualités, et en tirait un merveilleux parti. Elle comprenait en effet des corps permanents de cavalerie et d'infanterie, les spahis et les janissaires, et cette circonstance contribua beaucoup pendant deux siècles à assurer la supériorité de la Porte sur les armées européennes¹⁶¹.

Murâd II n'était pas un chef de guerre de la taille de Jean Hunyadi. Dans les moments difficiles de son règne, le sultan fit preuve en échange d'une détermination sans faille tout en montrant ses qualités d'organisateur et meneur d'hommes. Ce fut le cas de la «longue campagne» (1443-1444), mais aussi pendant l'expédition de Varna. Il rassembla ses troupes en Anatolie, profita de la tempête qui ravagea le Bosphore pour traverser le détroit sous le nez de la flotte chrétienne. Le 10 novembre 1444 il était décidé à jouer le sort de la Roumélie dans une seule bataille qu'il finit par emporter.

Il eut pourtant ce jour-là un moment de faiblesse lorsque la défaite subie par les cavaleries anatolienne et ruméliote sur les deux flancs préfigurait au début de l'après-midi une éclatante victoire de l'armée adverse. Le bey Tati-Karadja l'encouragea en lui disant que s'il avait l'intention de quitter le champ de combat, l'ennemi aurait la route libre jusqu'à Andrinople et que la bataille pouvait être encore gagnée avec l'aide d'Allah. Puis le bey chevaucha en direction des fuyards ruméliotes en essayant de les ramener à l'avant. La grande bannière de l'empire continua de flotter sur la colline et le roulement des tambours attestait encore la présence de Murâd au milieu de ses hommes. En agitant au-dessus de sa tête le traité de Szeged, le sultan parcourut les rangs de janissaires et de kapikulu pour leur montrer la preuve de la trahison chrétienne et les encourager ainsi à résister jusqu'au dernier homme. L'excitation guerrière gagna à nouveau les cœurs de ses hommes décidés à mourir pour lui¹⁶². Au même moment dans l'autre camp, le roi

¹⁶¹ Delaville le Roulx, p. 266-267. De même les propos de Gibbons, p. 81-86, ainsi que les propos du Maréchal B. L. Montgomery vicomte d'Alamein, *Histoire de la Guerre*, Paris, France Empire, 1970, p. 266-267 et de Jean-Paul Roux, p. 267-278; J. Bérenger, *op. cit.*, le sous-chapitre «*Les fondements de la puissance ottomane*», p. 116-117; F. Szakály, p. 109 affirme que les Ottomans ont eu une grande supériorité militaire face aux armées hon-groises de 1389 jusqu'à la fin. Cf. aussi J. F. C. Fuller, *Les batailles décisives du monde occidental*, t. I, Paris, Berger-Levrault, p. 257-268. Pour les armées ottomanes voir la bibliographie donnée dans notre article sur Ialomița, n 4, p. 76.

¹⁶² Horváth Jenő Ronay, p. 271; T. Nicolau, p. 65, 128; B. Cvetkova, p. 30. A noter le même comportement du sultan Bayezid pendant la dernière phase de la bataille de Tchibukova (le 28 juillet 1402) contre les Mongols de Timur Lenk, Ducas, p. 96-98.

Vladislav Jagellon entouré de sa garde se préparait à mener la charge de cavalerie dont l'échec fit basculer la victoire du côté ottoman. Quatre ans plus tard, lors de la deuxième bataille de Kossovo, après des combats qui avaient durés trois jours successifs (le 17-19 octobre 1448) ce fut toujours la détermination montrée par Murâd II qui eut gain de cause face à la meilleure armée que l'Europe chrétienne réussit à ressembler pour affronter la puissance turque.

xxx

A la fin de mars 1445, quelques navires appartenant à la flotte croisée qui se trouvait toujours à Constantinople, levèrent l'ancre pour enquêter sur le sort de Vladislav Jagellon dans les villes portuaires de la mer Noire. Les péripéties du voyage à travers les colonies génoises de Trapezunt et les côtes ensablées de la Dobroudja nous furent relatés par Walerand de Wavrin, le neveu de Jehan de Wavrin¹⁶³.

De Chilia (Licostomo), le chevalier bourguignon envoya à Buda son confrère d'armes espagnol Pierre Vasque de Saavedra, son secrétaire Robert Lobain et plusieurs chevaliers hongrois, tombés prisonniers chez les Turcs à Varna et rachetés par les chrétiens. Le but de leur mission était d'inciter Jean Hunyadi et son armée à reprendre l'offensive contre les Ottomans, cette fois-ci secondé de près par une flottille de 7-8 galères bourguignonnes et papales¹⁶⁴.

Au début de mai, les messagers arrivèrent dans la capitale hongroise. Le voïvode de Transylvanie accepta la proposition de Wavrin et donna rendez-vous aux navires croisés à Nicopolis au mois d'août, date à laquelle il pouvait compter aussi sur une armée de 8 à 10.000 hommes. Il demanda à Pierre Vasque de s'arrêter en Valachie et d'inviter Vlad Dracul de se joindre avec ses troupes à l'expédition. La concentration de la flotte s'effectua dans la première moitié d'août à Brăila, au bord du Danube. Il s'agissait de cinq galères bourguignonnes sous les ordres de Wavrin, secondé par Jacques de Thoisy, Gauvin Quieret et par Regnauld de Confide¹⁶⁵ et de trois galères

¹⁶³ *Anchiennes Croniques d'Engleterre*, p. 98-104.

¹⁶⁴ *Id. ibid.*, p. 100.

¹⁶⁵ Pour la contribution de la marine bourguignonne aux guerres contre les Ottomans voir E. Diaconescu, p. 29-47; Iorga, *Les aventures «sarrasines» des Français de Bourgogne au XV^e siècle, Mélanges d'Histoire Générale*, (publiés par C. Marinescu), t. I, Cluj, 1927, p. 1-39; C. Marinescu, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade, Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines*, t. I, Paris, 1950, p. 147-168; R. Degryse, *De Bourgondische expedities naar Rhodos, Constantinopol en Ceuta, 1441-1465, Académie de*

papales commandées par le cardinal François Condulmer le neveu du pape Eugène IV. Déjà vers la fin de juillet le voïvode de Valachie était prêt lui aussi de participer à la campagne avec 5-6.000 cavaliers¹⁶⁶.

A Brăila arriva aussi la nouvelle concernant le retard de l'armée hongroise qui ne pouvait marcher sur Nicopolis avant le 8 septembre: «Et si vint illec aussi, en ce tempore, ung messagier de Hongrye, qui leur noncha que le vaivode amassoit le plus de gens d'armes qu'il povoit, mais il ne seroit pas devant Nycopoly qu'il ne feust la Nostre Dame en septembre. Et, pour ce, nos seigneurs, avec le filz de la Vallaquye, conclurrent d'aller assaillir les villes et forteresses qu'ilz trouveroient, depuis là où ilz estoient jusques à Nicopoly: c'est à scavoir la ville de Triest (Silistra, Dîrstor), Tour Turcain (Turtucaia, Toutrakan), Georgye (Giurgiu) et Rossico (Rusciuk), et que le seigneur de la Vallaquye yroit par terre, costoiant la riviere et les gallees, atout sa puissance, pour leur donner secours et vittailles»¹⁶⁷.

Les opérations des forces chrétiennes furent dirigées cette fois-ci dans la direction opposée à l'itinéraire suivi presque une année auparavant par l'armée de Varna. Aux environs de 16 août 1445, la flotte occidentale secondée par les Valaques passa devant la forteresse de Silistra située sur le rivage bulgare du Danube. Comme elle disposait d'une nombreuse garnison qui se préparait à riposter en déclenchant un tir d'artillerie sur les navires, les croisés décidèrent d'abandonner le siège pour se diriger ensuite sur Turtucaia moins défendue que Silistra. Après deux jours de combat, le 29 août, les Valaques et les Bourguignons s'emparèrent de la forteresse et massacrèrent la petite garnison ottomane qui leur opposa une farouche résistance¹⁶⁸.

Le prochain objectif de la vengeance chrétienne fut le château de Giurgiu, bâti par Mircea l'Ancien sur une île au milieu du Danube. Wavrin nous raconte les péripéties du siège dans lequel des chariots de transport, trouvés à côté de la forteresse, furent utilisés par les croisés pour se rapprocher de l'enceinte. Après la chute de Giurgiu, l'expédition continua sa

Marine de Belgique: Communications, t. XVIII, 1965, p. 227-265; A. Grunzweig, *Philippe le Bon et Constantinople, Byzantion*, t. XXIV, 1954, p. 51-65; J. Paviot, *La piraterie bourguignonne en mer Noire à la moitié du XV^e siècle* dans *Horizons marins et itinéraires spirituels*, t. II, Paris, 1987, p. 203-214; *Id.*, *La politique navale des Ducs de Bourgogne 1384/1482*, p. 105-151.

¹⁶⁶ Cette campagne fut étudiée par Paviot, p. 119-121; Diaconescu, p. 36-45; Minea, p. 254-265; Général R. Rosetti, p. 109-113; *Id.*, *Arta militară românească după cronica lui Wavrin*, extrait de *Mélanges Alexandru și Ion I. Lăpedatu*, Bucarest, 1936, p. 1-10; Iorga, p. 18-22; *Id.*, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, p. 102-104.

¹⁶⁷ *Anchiennes Cronicques d'Engleterre*, p. 109-110.

¹⁶⁸ *Id. ibid.*, p. 112-124.

route en passant par Rusciuk, forteresse abandonnée et incendiée par les Ottomans¹⁶⁹.

Le 12 septembre, les croisés arrivèrent devant Nicopolis, lieu de rendez-vous avec les troupes de Jean Hunyadi: «Ladite ville de Nycopoly est longue et estroite, seant en montagne, à ung fort chastel dessus ; et, à deux costez de la ville, y a deux grans pans de murs, en descendant dudit chastel jusques à la riviere. Lesquelz murs sont bien garnis de grosses tours rondes. Et n'y avoit que une grande pallissade de bois en la riviere, qui alloit de l'un pan de mur jusques à l'autre. Et, là, il y avoit VI gallees que galliottes, que les Turcqz avoient effonsees en l'eau joignant la pallissade: si ne veoit-on que les pupes dehors. Et, en ceste nuitié que les gallees furent arrivees devant Nicopoly, le seigneur de la Vallaquye fist scavoir au cardinal et au seigneur de Wavrin que les nobles hongrois venoient à grant puissance, qui estoient à moins de deux journees prez de là"»¹⁷⁰.

Le lendemain matin, le siège de la forteresse commença de plus belle sous les yeux de Wavrin et d'un vieillard noble valaque de quatre-vingts ans, «le gouverneur du filz de la Vallaquye», Mircea II, qui lui montra le lieu de la bataille de 1396 et lui raconta l'histoire de la défaite chrétienne: « Il y a maintenant L ans, ou environ, que le roy de Hongrye et le duc Jehan de Bourguoigne estoient à siege devant ceste ville de Nycopoly que veez là, et à moins de trois lieues d'ycy est le lieu où fut la bataille. Se vous poviés lever le chief, et venir à ceste fenestre, je vous moustreroie le lieu, et comme le siege estoit». Et lors ledit seigneur de Wavrin, envollepé en une robe de nuit, se fist porter à la frenestrelle. Si luy dist le gouverneur: «Veez là où le roy de Hongrye et les Hongres se tenoient. Là estoit le connestable de France, et là se tenoit le duc Jehan», qui estoit contre une grosse tour ronde, laquele, comme il disoit, ledit duc Jehan avoit fait miner: sy estoit toute estagié pour y bouter le feu, le jour que nouvelles vindrent de la bataille. Disant, outre que lors estoit serviteur au seigneur de Coucy, qui tousjours voullentiers retenoit vers lui les gentilz compaignons vallaques qui scavoient les aguez du pays de Turquie. Et prisoit ledit gouverneur grandement le seigneur de Coucy; lequel, comme il lui dist, avoit, le jour devant la bataille, rué jus bien VIIm Turcqz qui estoient venus en intencion de surprendre les fourrageurs crestiens. Et, pour habregier, il conta au seigneur de Wavrin toute la maniere de la bataille, et comment il fut prisonnier aux Turcqz, vendu esclave aus Genevois, où il avoit aprins le languaige qu'il parloit. Sy veoit et oioit voullentiers le seigneur de Wavrin ce que ledit gouverneur lui moustroït et disoit. Et, endementiers

¹⁶⁹ *Id. ibid.*, p. 127-128.

¹⁷⁰ *Id. ibid.*, p. 134-136.

que le Vallaque parloit à luy, il entendy ceulz des gallees qui cryoient: «Veez cy les Hongres quy viennent»¹⁷¹.

Quelques heures plus tard, Wavrin reçut la visite de Jean Hunyadi «tout armé de plain harnas, à la mode de Hongrye; avecques lui messire Pietre Vaast. Et pour ce que son harnois estoit large par dessoubz, il ne polt entrer en la chambrette dudit seigneur Wavrin»¹⁷². Blessé au bras durant le siège de Turtucaia, le chevalier bourguignon reçut «du vert gingembre, des dragiés, especes et de diverses manieres de drogueris»¹⁷³ de la part de son hôte qui lui donna lui-même à boire.

Le siège de Nicopolis dura environ une semaine sans que la forteresse fût prise. Le commandement allié était mal renseigné sur les forces ottomanes qui rodaient autour des fortifications. Hunyadi proposa de continuer l'expédition et de traverser le Danube dans un endroit plus tranquille. Le 28 septembre, les forces chrétiennes, poursuivies de l'autre côté du fleuve par la garnison turque de Nicopolis, arrivèrent à l'embouchure de la rivière de Jiu devant la forteresse de Rahova, détruite depuis 1396. Retranchés dans les ruines, les marins bourguignons couvrirent deux jours et deux nuits le passage des forces terrestres. Le voïvode de Transylvanie disposa les troupes en formation de combat mais les Turcs, en évitant le moindre engagement, se replièrent vers le sud dans l'espoir d'attirer l'ennemi vers l'inconnu, loin de ses bases¹⁷⁴.

C'était déjà le 1er octobre. L'hiver était proche et la flotte avant de faire demi-tour pour arriver dans les eaux de la mer Noire risquait d'être bientôt bloquée par la glace qui commençait de couvrir le fleuve à cette période de l'année. On ne trouvait pas dans les parages un port sûr où elle pourrait séjourner jusqu'au printemps. Les provisions commencèrent aussi à manquer dans une région de frontière inhospitalière souvent infestée par les maraudeurs turcs. Ce furent quelques raisons parmi d'autres qui obligèrent Hunyadi à arrêter la poursuite des opérations: «Il me souvient comment, l'annee passee, à la bataille de Varne, nous perdismes nostre roy, avec grant plenté de seignourie et de peuple de Hongrye. Duquel royaulme, noblesse et peuple j'ay maintenant la charge: si ne les voeil pas mettre en hazart. Car, se j'estoye rué jus, le royaulme seroit perdu. Et est necessité de combattre les Turcqz soubtillement et malicieusement quy les voelt vaincre; car ilz sont gens cauteleux»¹⁷⁵.

¹⁷¹ *Id. ibid.*, p. 137.

¹⁷² *Anchiennes Cronicques d'Engleterre*, p. 139.

¹⁷³ *Id. ibid.*, p. 140.

¹⁷⁴ *Id. ibid.*, p. 141-145.

¹⁷⁵ *Id. ibid.*

«Quant le cardinal et le seigneur de Wavrin oyrent teles nouvelles, ils furent bien esbahis, et demanderent au Vaivode de Hongrye qu'il lui sambloit de ce que ilz avoient à faire, et s'il n'y avoit point au dessus de la riviere quelque bonne ville où ilz, et leurs gallees, peussent sceurement sejourner jusques au printemps. A quoy il leur respondy que nennil, et qu'il n'y avoit ville ne chastel où leurs gallees peussent estre saulvement que, quant la riviere seroit engellee, les Turcqz, à grant puissance, ne les venissent ardoir; et que desja la Saint Remy estoit passee : si aprouchoit la saison que, coustumierement, la riviere se engelloit. Si les admonnestoit qu'ilz s'en retournassent le plutost qu'ilz pourroient; car, comme il disoit, ce serroit bien venu s'ilz povoient estre hors d'ycelle riviere avant qu'elle se engellast; car on en veoit dès maintenant l'aparence aux rives.

Adont, lesdis cardinal et seigneur de Wavrin, quy ne scavoient mettre bonnement conseil en eulz, prindrent congié aux seigneurs de Hongrye et de Vallaquye, courouchiés et doullentz de ce qu'ilz n'avoient peu mieulx faire. Et, lors, le plutost qu'ilz peurent, pour la grant froidure, se tyrerent hors de la riviere de Dunoue. Si entrerent en la Mer Majour et s'en retournerent à Constantinoble, où ilz ariverent lendemain du jour de la Toussains, qu'on fait commemoration de toutes ames, en l'an mil quatre cens quarante et chincq. Ouquel lieu ilz furent honnorablement recheus par l'empereur de Constantinople, quy leur fist grant chiere et reverence»¹⁷⁶.

C'est ainsi que prit fin, l'expédition de l'année 1445 qui rassembla encore une fois Français de Bourgogne, Italiens, Hongrois, Roumains de Transylvanie et de Valachie dans ce coin perdu des frontières danubiennes où leurs ancêtres avait subi l'inoubliable défaite de 1396 et qui resta aussi vive dans les mémoires que la récente tragédie qui venait de se consommer une année à peine sur les sables de Varna.

Paris

¹⁷⁶ *Id. ibid.*, p. 145-146. Pour confirmer la véracité des informations fournies par Wavrin, voir une lettre que Hunyadi envoya au pape Eugène IV: «*data penultima die mensis Novembris anno Domini MCCCCXLV*» (le 29 novembre 1445) conservée dans l'épistolaire de l'humaniste Jean de Zredna, évêque d'Oradea et proche collaborateur du voivode., *Scriptores Rerum Hungaricarum*, t. II, p. 7-11. Hunyadi affirmait avoir eu des entretiens «*apud galeas*» avec Wavrin et Condulmer au sujet de la future contribution militaire de l'Occident dans la lutte contre les Turcs., F. Pall, *Encore une fois sur l'action de Ianco de Hunedoara (Hunyadi) en Valachie pendant l'année 1447*, *Revue Roumaine d'Histoire*, t. XVII, n 4, Bucarest, 1978, p. 746-747.